

SIMPLE HISTOIRE

On était en Juillet, après un jour d'orage,
Et les enfants jouaient dans la rue au village :
Pour mieux charmer tout leur loisir,
Certains trouvaient un vrai plaisir,
(Vagabondant à l'aventure...
Que voulez-vous, c'est leur nature)
A patauger dans les ruisseaux
Comme de vrais petits porceaux ;
Et les parents les laissaient faire ;
Mais ce n'est pas là mon affaire.
Pendant ce temps deux garçonnets
L'air éveillé sous leurs bonnets,
Ayant tous deux œil qui pétillent,
Faisant valoir mine gentille,
Avaient, tout en jouant, entrepris d'ébaucher,
Tout en terre pétrie, une tour, un clocher,
Et sans grand artifice
Un semblant d'édifice.

Après la tour
Ce fut le tour
D'une corniche
Et d'une niche,
Et du dehors, et du dedans :
Rien n'échappait aux deux enfants.
Ils étaient tour à tour, architecte ou manœuvre,
Si bien qu'enfin, vint l'heure où s'acheva leur œuvre.
En ce moment tout justement
Le vieux curé bien doucement,
S'en revenait au presbytère,
Tout en lisant dans son bréviaire.
Après des deux enfants lorsqu'il fut arrivé
L'un d'eux, sautait joyeux, criant, c'est achevé !
Le bon vieillard leur fit un signe de la tête ;
Et les voyant venir avec un air de fête,
Leur donna deux gros sous contre un double merci
Et puis enfin, leur dit : mes enfants, qu'est ceci ?

Le plus hardi prit la parole,
Et sans perdre la boussole
Notre lutin
D'un air mutin
Dit au curé : quelle bêtise !
Vous voyez bien, c'est une église...
Voici la chaire aux longs discours,
Où vous semblez gronder toujours :
De ce côté la sacristie,
Où vous cachez le pain d'ostie ;
Là bas, c'est l'autel patronal ;
Ici, le noir confessionnal ;
Et tout auprès, le baptistère
Où fut lavé mon petit frère ;
Au beau milieu le maître-autel,
Enfin la niche à Saint-Marcel.

Le bon curé ne put s'empêcher de sourire.
Puis de dire :
Il ne manque vraiment, tout bien considéré,
Mes chers petits enfants que votre vieux curé.
S'il est vrai que parfois je gronde
Les vieux, les jeunes, tout le monde,
Faut-il donc pour cela que je reste oublié ?—
Oublié ! que non pas—dit l'enfant mortifié
D'un ton inimitable—
C'est que... nous n'avions plus de sable !

CH. PEROTTE DESLANDES.

ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

PREMIÈRE PARTIE

III

(Suite)

A l'heure présente, sous les ombrages de Rosenthal, il suivait d'un œil distrait un vol de papillons, pensant vaguement à mille choses, lorsqu'un beau garçonnet d'une dizaine d'années, sorte de petit page attaché à Mlle Mina, vint lui dire qu'elle le priait de passer chez elle avant le déjeuner, et d'un pas agile il le guida vers l'appartement occupé par la jeune fille.

Il la trouva avec Mlle Dumont, dans une salle d'études en cuir mordoré. A droite, par une porte entrouverte, on apercevait des floconnements de mousseline des Indes, sur une soie bleue très pâle, c'était la chambre à coucher ; à gauche, un salon en satin blanc, dont les jardinières en Sèvres débordaient de fleurs.

La jeune maîtresse de céans prenait une leçon ; elle expliquait, avec la netteté et la concision d'un vieux docteur, que le rationalisme est un abus de l'esprit philosophique. Quand André entra, elle lui coula un joli regard de côté qui voulait dire : Prenez patience ! et continua gravement.

Intelligence d'homme, se dit André, avec la naïve impertinence de son sexe, candeur d'enfant, « la miennne » aussi, à cela et elle lui ressemble. Attention ! mon cœur. Heureusement celle-ci est une héritière, « la miennne » est pauvre...

—Eh bien, monsieur, dit la jeune fille après un instant, si vous me présentiez vos respects au lieu de me regarder, sans sonner mot, avec de grands yeux... les yeux de mes cousins quand je les inspire. Je vous confie que j'ai vingt-deux cousins qui me font des vers, tellement qu'il n'y a pas assez de rats dans le château pour les dévorer. Là, un joli salut parisien, plus une poignée de main à l'anglaise. Maintenant asseyez-vous, je vous prie, et veuillez écouter si le programme de notre après-dîner vous agré. Papa me constitue votre cicérone.

Donc, j'ai commandé deux chevaux pour une heure. Nous prendrons Fritz, un vieux cher homme à moi, qui nous fera monter au Burg par des chemins impossibles. Ce sera ravissant ! Lorsque j'aurai présenté ledit Burg à votre Honneur,

nous nous en reviendrons tranquillement, car aujourd'hui vous ne travaillerez pas, c'est congé, et nous irons goûter à mon île déserte. Vous ferez le sauvage, voulez-vous ? je n'en ai pas.

—A la condition que vous me permettez de me civiliser peu à peu.

Sur ce bavardage, qui établissait dès l'abord entre les deux jeunes gens une franche camaraderie, la cloche sonna le second coup du déjeuner.

André était profondément charmé. La veille au soir, quand il avait vu venir à lui, à travers la merveilleuse serre, l'héritière des Rosenthal, dans sa robe blanche lacée d'or, il s'était dit qu'elle était rentrée dans son vrai cadre, et il avait eu un regret pour la jolie fille vêtue de laine grise, rencontrée sur les chemins de Gœsting. Voilà qu'il la retrouvait dans sa simplicité naïve, le traitant en grand frère, en vieil ami, « parce qu'elle aimait tant les Français ».

« Si je faisais baisser les yeux, si je mettais une rougeur sur ce front, pensait André, je serais le dernier des misérables. »

Après le déjeuner, tandis que Fritz aidait à Mlle Mina à se mettre en selle, le duc, du bas du perron, fit à son hôte quelques recommandations au sujet des chevaux, bêtes de race pleines de feu, puis il ajouta en souriant :

—Quant à ma fille, je ne la recommande jamais.
L'accent avait deux tons, et André était trop bon musicien pour ne pas les saisir.

IV

Cette journée de printemps, avec son ciel bleu tendre, son clair soleil aux rayons tièdes, et ses verdure nouvelles, faisait un fond exquis et doux à la jolie chevauchée de cette jeunesse, qui s'en allait grimant, avec des rires frais, vers le sommet de la montagne, où se dressait, comme un nid d'aigle, le vieux Burg, sombre et démantelé.

Des sept tours, celle des Archives, hantée par Conrad le Rouge, restait seule debout et à peu près intacte. Autour d'elle les murailles, éventrées par les boulets tures, cachaient leurs blessures sous d'inextricables enlacements de lianes fleuries, où le vent balançait des nichées d'oisillons.

—Grâce « aux fourriers d'été », dit Mlle Mina, ce repaire de hiboux vous a des airs de bonne grand-mère en habit pompadour.

—Qui établit sa famille, fit André : toute la gent emplumée des alentours paraît avoir élu domicile ici pour les épousailles.

—Et pour les baptêmes. Tenez, cet horrible petit amour encore tout nu avec un bec jaune. Aidez-moi à descendre, je vous prie, que je le voie de plus près.

Elle tendit vers André ses deux bras, et appuya ses mains à ses épaules ; lui l'enleva par la taille et la posa doucement à terre, un peu plus troublé qu'il n'eût fallu, pendant qu'elle ajoutait avec sérénité :

—Je réclamerai souvent de vous cet office dans nos promenades, cela épargnera un peu mon Fritz ; je le tue le cher vieux.

—En tout cas, il meurt bien joliment.

—Parisien ! Le beau bonheur de périr massacré par le poids d'une demoiselle lourde comme « un pouff ». C'est le mot de maman quand je fais la petite et que je veux me mettre sur ses genoux.

Ne retrouvant point « l'horrible petit amour », la jeune fille revint vers son compagnon.

—Savez-vous ce que je rêve, monsieur le poète ? dit-elle.

—Ce que vous rêvez ? Dans quel genre ?

—Le genre mariage.

—Ah !

—Eh bien, je rêve d'un proscrit, pauvre, persécuté, qui deviendrait mon seigneur et maître. Poursuivi, traqué, nous nous réfugierions ici, dans les souterrains, avec quelques serviteurs fidèles. Ce serait une existence délicieuse ! Plus de couturières, plus de visites, plus de révérences ; nous porterions des tuniques de laine, comme au temps d'Abraham, et je dirais tu à mon mari. Peu à peu on nous oublierait, alors nous remonterions au jour. On transformerait en une serre deux fois plus grande que celle de Rosenthal ce qui reste du Burg, et nous vivrions là avec des divans de toisons d'agneaux dans tous les coins, et plein de bêtes. J'aime les bêtes follement, c'est bon.

—Avec vous, dans la serre ?

—Oh non ! des étables là et là... et la maison des gens. Derrière nous tous, pour oreiller, ce bois immense qui va rejoindre des prairies immenses grasses sur l'autre versant.

—Et l'hiver, la neige, les tourmentes... ?

—L'hiver, nous habiterions la tour des Archives, et nous inviterions Conrad le Rouge à venir chauffer ses pieds de fantôme à notre feu. Pour les vivants raffinés, nous pourrions même avoir un petit salon semblable à celui où maman s'installe dès les premiers froids ; en renard bleu avec des braseros d'argent. Est-ce que mon programme ne fait pas envie ?

—Je le trouve trop haut perché.

—Oh ! que vous allez faire tantôt un pitoyable sauvage !

—Ainsi être proscrit est indispensable ?

—Absolument. Mais l'heure passe, je suis une vraie pie... Montons vite aux Archives.

Elle releva sa longue jupe sur son bras, et sautant au milieu des rondes et des pierres, elle s'engagea en chantonnant dans l'escalier de la tour. André la suivit.

Au premier étage, Mlle Mina s'arrêta devant une porte massive, plaquée de ferrures bizarrement découpées, et posa son doigt sur l'une d'elles. Le ressort un peu rouillé grinça. La porte tourna sur ses gonds, et laissa voir une vaste pièce ronde, lambrissée de cèdre à hauteur d'homme, et garnie d'armures de toutes les époques de la chevalerie.

—Tenez, reprit Mlle Mina, en indiquant une table sur laquelle était posé un énorme coffre en fer ouvragé, voici les paperasses.

Elle ouvrit et chercha dans les liasses de parchemins.
—Ce rouleau, lié d'un fil d'argent, contient, la « tant lamentable histoire des infortunes de la duchesse de Gisèle, et de son *Amal* ami le baron Wolfrang. C'est là qu'il a été muré.

Elle appuya le pommeau de sa cravache sur une plaque de marbre où était gravée une courte inscription :

—Muré !

—Oui ! une gentillesse de Conrad... Quand je songe que j'ai de ce sang-là dans les veines ! Derrière cette plaque est une armoire profonde, qui est devenue le tombeau du baron Wolfrang de Hapsbourg. Un trépas héroïque ; il fera bien dans votre histoire de l'*Interrègne*.

—Je savais seulement, dit André, que Conrad était jaloux jusqu'à la frénésie. Conte-moi donc cette tragique aventure, mademoiselle. Je serai très fier de mettre dans mon livre qu'elle m'a été narrée en pleine couleur locale par une descendante de la duchesse Gisèle.

—Vous m'imprimerez ainsi toute vive ? Ne me regardez

pas, cela me donnerait envie de rire, ce qui est inconvenant pour parler des malheurs d'une aïeule. Ecoutez :

Elle s'assit en face d'André, la table entre eux, ôta ses gants de daim, croisa dessus ses mains blanches, et, aux murmures plaintifs du vent dans les ruines, conta ainsi :

—C'est vers le milieu du grand interrègne, qui commença, vous le savez, à la mort de Conrad de Hohenstaufen, que notre Conrad, à nous, petit cousin du dernier empereur, épousa en cinquièmes noces, — le monstre ! Dieu sait ce qu'il était advenu des quatre premières femmes ! — Gisèle de Laufenbourg, un rameau de cette maison de Hapsbourg qui allait bientôt sauver la patrie allemande. Gisèle, élevée dans la solitude d'un vieux manoir de Thuringe, fief de sa famille maternelle, près d'un grand-père infirme, qui, paraît-il, était de fort sauvage humeur, eut donc une jeunesse très mélancolique. « C'était une aimante et douce créature, dit la chronique, pieuse comme une sainte et belle comme le jour. » Outre ses femmes, elle avait pour compagnon, dans sa retraite, un orphelin adopté par son père au berceau, ce Wolfrang de Hapsbourg. Nature poétique, fine, charmante, fleur exquise de chevalerie et de bravoure, il semblait « d'une essence céleste » à côté de ces rudes hommes de guerre, qui, la plupart, en ces tristes temps, vivaient plus en bandits qu'en gentilhommes. A ces qualités si rares, Wolfrang joignait les dons corporels qui font un cavalier accompli. C'eût été vraiment grand miracle si lui et Gisèle ne se fussent point aimés. Les âmes s'en viennent mariées de là-haut ; les malheureuses sont celles qui se perdent : les heureuses, celles qui se retrouvent. Le jour où la jeune fille eut ses quinze ans, elle se fiança secrètement à son ami devant la Vierge de son oratoire ; mais, n'osant porter l'anneau à ses armes qu'il lui avait donné, par crainte du terrible grand-père, qu'on espérait gagner peu à peu, elle le confia à « Madame la Vierge », pensant que cela lui porterait bonheur. « Las jamais son tendre doigt ne remit le cher anneau. »

Un soir que, retirée dans ses appartements, avec deux de ses femmes, elle accompagnait sur sa harpe d'or la voix mélodieuse de son ami qui lui chantait un *lied* d'amour, le vieux prince entra avec Conrad et dit :

—Mademoiselle, ma petite-fille, voici le duc de Rosenthal, un féal chevalier, cousin de Sa Majesté l'empereur défunt dont Dieu ait l'âme, qui me fait l'honneur de solliciter votre main. Je la lui accorde, et dans trois jours nous célébrerons vos épousailles.

La pauvre Gisèle faillit s'évanouir en tirant sa révérence, mais ne protesta point. Elle savait trop que c'eût été inutile pour elle et dangereux pour son ami. En effet, un an avant, le « chevalier » de sa cousine, la comtesse Gertrude, mariée à seize ans à un vieillard, avait disparu mystérieusement, et onques depuis sa « dame » n'en avait ouï parler.

Il ne restait donc à Gisèle, pour éviter si navrante aventure, qu'à se résigner... Entre parenthèses, « ces tant douces et gentes damoiselles » me font bondir... Se soumettre et pleurer... Moi, je me serais débattue pour sauver mon bonheur, j'aurais fait les cent coups, tellement que tous mes grands-pères s'en seraient arraché les cheveux.

—Et madame Gisèle n'eut point cette belle imagination ?

—Las non ! la pauvrette... Trois jours après, elle était duchesse de Rosenthal, et venait habiter ce burg-ci.

Une légende rapporte que tant elle et son ami « pleurent », en se quittant, au bord du ruisseau où ils avaient joué enfants, qu'il déborda. Depuis, maints énamourés de Thuringe y vinrent en pèlerinage, et gentil amour est si cuisant mal, que mignon ruisseau est devenu petite rivière.

Quatre ans passèrent. Wolfrang guerroyait en terre sainte sous les couleurs de Gisèle. Celle-ci avait octroyé deux fils à son méchant époux, tout en fort soupirant, pour l'absent, de soupirs purs comme aile de colombe. Dur et brutal était son seigneur, la querellant, la molestant à tout propos. Jamais couronne ducal n'eut si perçantes épines sous ses fleurons, que celle qui portait la belle et dolente châtelaine, en regrettant moult le modeste tortil perlé de son ami.

Sa consolation unique était de songer aux quatre défuntées qui l'avaient précédée, espérant bien que le vilain sire, son époux, possédait encore le secret avec lequel il les avait fait trépasser. D'aucuns assuraient que c'était un philtre ; au fond, nul ne savait.

Lors il arriva que Wolfrang, blessé en Palestine, revint en Europe tout languissant. Dès qu'il eut repris force et mine, il accourut s'agenouiller aux pieds de madame Gisèle, et lui demanda sa main à baiser pour prix de sa fidélité : cela pendant que le duc était en chasse. Celui-ci, prévenu sur l'heure par un de ses espions, s'en revint donc, avec son monde, menant terrible bruit, et fit dire à la duchesse qu'elle se hâtât de vestir ses atours pour recevoir ses hôtes. Eperdue, elle fit cacher son ami en cette armoire, craignant qu'il ne fût reconnu, si elle le laissait au clair soleil. Ils convinrent de son départ pour la nuit close, puis, tremblante d'effroi, la duchesse se rendit aux ordres de son seigneur, dans son grand habillé de brocart d'or, brodé de roses de rubis.

Quand il la vit entourée des chevaliers ses compagnons, le duc, tourmenté de défiance, monta à cette pièce avec des maçons, et fit murer l'entrée de l'escalier de service et aussi un cabinet. En son armoire, Wolfrang bénissait le bon ange de Gisèle, qui lui avait inspiré l'idée de ce réduit plutôt que celui du cabinet. Mais voilà que la ruse de Satan souffla à Conrad nouvelle malice. Avisant l'armoire il dit : « Ceci non plus ne plaît point chez gente dame ; or ça, chiens de manœuvres, murez et dépêchez. »

Les maçons reprirent leurs trueries, et leur travail s'acheva sans que souille ou soupire eût été entendu. C'est ainsi que le baron Wolfrang sauva l'honneur de la duchesse Gisèle.

Conrad lors la joignit, et commencèrent, avec leurs hôtes, grande chère et grand boire jusqu'à la moitié de la nuit. Après ce festolement, dont elle était demi-morte, Gisèle, sans pouvoir s'échapper, dut suivre son époux en la chambre nuptiale, où ses femmes, glacées d'horreur, ne lui purent faire aucun signe, le duc étant là, dardant ses yeux. Il ne la quitta que vers le midi du lendemain.

Aussitôt se rendit l'infortunée en cette chambre, d'où elle croyait son ami départi à la nuitée, par le petit escalier, n'ayant point fermé l'armoire, mais espérant trouver tendre mot en son missel. Elle vit l'escalier, cabinet, armoire murés, jeta long cri, et tomba le cœur rompu.

—Point ne sera besoin de breuvage pour celle-ci, fit un vieil écuyer, en relevant le corps. Sire Dieu, ayez pitié de la sixième !

Heureusement, il n'y eut pas de sixième, ce fut Conrad qui s'en alla rostrer chez monseigneur Satan.

Et voilà, monsieur, mon histoire finie.

—C'est grand dommage ! je vous aurais écoutée ainsi jusqu'à l'éternité, *damoiselle*. Le naïf et touchant récit ! Ces tant chastes et douloureuses amours de la duchesse Gisèle, contées